

Article

« La politique imaginaire de Joseph Roth »

Régine Robin

Études françaises, vol. 31, n° 3, 1995, p. 19-42.

Pour citer cet article, utiliser l'information suivante :

URI: <http://id.erudit.org/iderudit/035997ar>

DOI: 10.7202/035997ar

Note : les règles d'écriture des références bibliographiques peuvent varier selon les différents domaines du savoir.

Ce document est protégé par la loi sur le droit d'auteur. L'utilisation des services d'Érudit (y compris la reproduction) est assujettie à sa politique d'utilisation que vous pouvez consulter à l'URI <https://apropos.erudit.org/fr/usagers/politique-dutilisation/>

Érudit est un consortium interuniversitaire sans but lucratif composé de l'Université de Montréal, l'Université Laval et l'Université du Québec à Montréal. Il a pour mission la promotion et la valorisation de la recherche. Érudit offre des services d'édition numérique de documents scientifiques depuis 1998.

Pour communiquer avec les responsables d'Érudit : info@erudit.org

La politique imaginaire de Joseph Roth

RÉGINE ROBIN

Dans un travail plus ample portant sur le devenir post-moderne des identités, j'ai été amenée à m'arrêter plus particulièrement à la fois sur la Vienne (au sens large) du tournant du siècle et en particulier sur la figure de Joseph Roth comme l'un des auteurs qui a fait reculer les limites extrêmement mouvantes entre le réel social et le réel romanesque, entre le fictif de l'identité et le fictif de la création romanesque, entre la vie transformée en roman et la fiction comme inscription imaginaire des contradictions de la vie.

Dans son livre *Modernité viennoise et crises de l'identité*, Jacques Le Rider écrit :

L'intellectuel juif assimilé, pour sa part, semble condamné au statut de « juif imaginaire ». La judéité devient une recherche, une interrogation, une invention perpétuelles. Ce qui semblait un siècle plus tôt défini par la Loi la plus rigide devient flottant et indéterminé. Ce qui comptait au nombre des caractéristiques élémentaires de l'individu (tout comme son sexe) relève désormais de son intimité la plus secrète. Toutes les combinaisons, même les plus paradoxales, tous les chemine-ments, même les plus tortueux, peuvent se présenter. Cette désubstantialisation de l'identité du juif assimilé fait de lui un prototype du moi postmoderne : instable et solidaire, libéré s'il le désire des idéologies coercitives, autonome et pourtant constamment inquiet du regard de l'autre, guetté par la tenta-tion d'abdiquer, d'être « un homme sans qualités », pour

s'abandonner aux identifications parfois hâtives qui se proposent¹.

L'époque est à la dissociation, au clivage du moi, à la *Spaltung*. Freud, ne l'oublions pas, est Viennois. C'est Weininger, dans *Sexe et caractère*, qui avait remis à l'honneur une lettre de Keats à Richard Woodhouse du 27 octobre 1818 : « Lorsque je suis dans une pièce avec d'autres gens et si je ne suis pas en train de songer aux créations de mon esprit, alors mon propre moi ne se retrouve pas avec lui-même, mais l'identité de chaque personne présente commence à faire pression sur moi, au point que je suis annihilé en très peu de temps². » Personnage caméléon s'il en est, mais cette labilité de l'identité, loin de constituer un tremplin, en souligne le « vide », la faiblesse, une fragilité à la limite du pathologique.

Ma réflexion a trait précisément au travail que la littérature effectue sur ce que les psychologues et les sociologues nomment l'identité, ce rapport énigmatique de mêmeté et d'appartenance qui vient hanter le discours social et le discours politique à l'heure actuelle³. Mon hypothèse tient en deux mots. La littérature est un des lieux forts où les problèmes de l'identité sont inscrits de façon souple et polysémique, car elle travaille sur l'écart, écart entre l'auteur et le narrateur, entre le narrateur et le personnage, entre les diverses voix inassignables qui circulent dans le texte. Le dialogisme est son essence, le jeu des places sa raison d'être. À une époque où il est de bon ton de dénigrer la littérature — elle n'aurait plus rien à nous dire, elle serait dépassée par les médias électroniques, elle ne serait qu'un effet du champ et du marché des biens symboliques, plaisir élitiste hors de saison, elle ne serait que bavardage devant rendre les armes devant les récits de vie ou les reportages —, il serait bon de nous pencher sur ce paradoxe. La littérature pourrait bien être un des seuls lieux qui maintiennent l'identité dans des limites, un des rares lieux capables de la relativiser, de la parodier, voire de la mettre en pièces. Elle obligerait par les expérimentations et les processus qu'elle mettrait en place à ne pas se prendre trop au sérieux. Et si le « qui suis-je ? » était une fausse question dès lors qu'elle n'est pas distanciée ? Si la quête identitaire ne valait que comme quête, si le rêve de « se »

1. Jacques Le Rider, *Modernité viennoise et crises de l'identité*, Paris, Presses universitaires de France, 1990, p. 244.

2. *Ibid.*, p. 101.

3. Ce texte est la version courte d'un chapitre, beaucoup plus développé, sur Joseph Roth dans le cadre d'un livre en préparation intitulé *Le Devenir postmoderne des identités*.

trouver personnellement ou collectivement tournait au cauchemar dès que la certitude de trouver une solution se faisait prenante ?

Dans un article qui fut célèbre en son temps, Roland Barthes écrivait :

Dans sa nouvelle « Sarrasine », Balzac, parlant d'un castrat déguisé en femme, écrit : « C'était la femme, avec ses peurs soudaines, ses caprices sans raison, ses troubles instinctifs, ses audaces sans cause, ses bravades et délicieuse finesse de sentiments. » Qui parle ainsi ? Est-ce le héros de la nouvelle, intéressé à ignorer le castrat qui se cache sous la femme ? L'individu Balzac, pourvu par son expérience personnelle d'une philosophie de la femme ? Est-ce la sagesse universelle ? La psychologie romantique ? Il sera tout à fait impossible de le savoir, pour la bonne raison que l'écriture est destruction de toute voix, de toute origine. L'écriture, c'est ce neutre, ce composite, cet oblique où fuit notre sujet, le noir-et-blanc où vient se perdre toute identité, à commencer par celle-là même du corps qui écrit⁴.

Même lorsque, dans *Sade, Fourier, Loyola* (1971), Barthes parlera d'un « retour amical de l'auteur », ce ne sera jamais pour réhabiliter la notion d'identité :

L'auteur qui revient n'est certes pas celui qui a été identifié par nos institutions (histoire et enseignement de la littérature, de la philosophie, discours de l'Église) ; ce n'est même pas le héros d'une biographie. L'auteur qui vient de son texte et va à notre vie n'a pas d'unité ; il est un simple pluriel de « charmes », le lieu de quelques détails ténus, sources cependant de vives lueurs romanesques, un chant discontinu d'amabilités⁵.

Ce qui s'énonce dans la quête identitaire est un problème de place, place fragile, place ténue. Place qui oscille entre deux extrêmes : la position d'une volonté de fixation, de se sentir soudé à une place assignée, déterminée, et la position postmoderne d'un éclatement où plus rien ne subsisterait de ce qui fait tenir ensemble les différentes facettes du sujet. À un pôle, les crispations identitaires de type Serbie ou Croatie, les revendications identitaires minoritaires comme celles des groupes ethniques aux États-Unis ; à l'autre pôle, Zelig, le personnage du film de Woody Allen, celui qui n'est rien

4. Roland Barthes, « La mort de l'auteur », *Manteia*, 1968 ; repris dans Roland Barthes, *Œuvres complètes*, t. 2, Paris, Seuil, 1994, p. 491.

5. Roland Barthes, *Sade, Fourier, Loyola*, Paris, Seuil, 1971 ; repris dans *Œuvres complètes*, p. 1044.

devient tout un chacun, en fonction des gens qui lui font face. Ou bien : « Je suis celui-là et pas un autre, il n'y a pas d'autre en moi », ou bien : « Je suis tous les autres, rien que de l'autre, parce que je ne suis pas moi. » La littérature a expérimenté toutes ces places, anticipant largement sur le discours des sciences sociales, à plus forte raison sur celui de la politique. Mais le paradoxe que j'énonce va plus loin. Il touche au travail du fictif. Je voudrais montrer que parce qu'elle est fiction, la littérature peut dire le vrai, le vrai quant à la vérité du désir du sujet, non pas le factuel du biographique, et que, dans le social, l'absence de séparation entre le réel et le fictif, l'absence de limites opère très exactement le contraire de ce que fait la fiction. Aujourd'hui, lorsqu'on apprend par la presse qu'un jeune tente de tuer son professeur parce que trop pris dans un jeu de rôles il n'a pas su faire la différence entre ce jeu et la réalité, on est aux antipodes de se qui se joue dans le roman.

Clivage du sujet, l'autre en soi, le « je est un autre » sont devenus des évidences du discours culturel. Pression de la littérature et de la psychanalyse dans leurs versions vulgarisées, l'unité du sujet cartésien est depuis longtemps un mythe du passé. Dans cet art, la littérature a montré le chemin depuis toujours. Du *Neveu de Rameau* au fameux *Docteur Jekyll et Mister Hyde* de Stevenson, en passant par toute la panoplie des doubles (le texte de Dostoïevsky ne représentant que la figure emblématique de la série), des métamorphoses d'Apulée à Kafka en passant par Gogol, des fantômes et autres spectres, revenants ou hallucinations comme dans *Le Horla* de Maupassant, la littérature, bien avant la psychanalyse, nous a habitués à ces étranges « visiteurs du moi », pour reprendre l'expression d'Alain de Mijolla, qui nous travaillent de l'intérieur à notre insu. L'écrivain est toujours habité par un fantasme de toute-puissance. Être à la source du sens, être le père et le fils de ses œuvres, s'auto-engendrer par le texte, se choisir ses propres ancêtres, ses filiations imaginaires (des écrivains) à la place de sa vraie filiation sont des tentations courantes chez les écrivains. Balzac convoque sur son lit de mort les personnages de la *Comédie humaine* et le célèbre « Madame Bovary, c'est moi » n'a plus besoin d'être commenté.

Dans cette recherche d'une identité pluralisée par les fantasmes d'auto-engendrement, il existe une zone limite, une bordure, une frontière, où le passage à l'acte tend à effacer les frontières entre le monde fantasmatique de l'auteur et le réel socio-biographique, où la mise à distance du monde fictionnel que pratiquent les écrivains ne fonctionne quasiment plus. Passages inter-frontières qui ne confinent pas toujours à la folie et où ces fantasmes d'auto-engendrement et

de toute-puissance risquent à tout moment de se retourner contre leur auteur. Si l'identité est une notion imaginaire, impossible à fixer et à figer, si elle est inassignable, elle ne peut cependant, telle une amibe, s'étendre dans toutes les directions, prendre toutes les formes, se vider jusqu'à l'implosion, devenir pur Protée. Occuper toutes les places est bien le rêve de tout romancier et de tout poète. Faire jouer tous les autres qui sont en moi, me transformer en autre, laisser libre cours à tout processus de devenir-autre, devenir son propre être fictif, ou plus exactement s'attacher à expérimenter dans le texte le fictif de l'identité, définition si l'on veut de la littérature qui travaille sur cette bordure que j'évoquais plus haut. Un prototype de l'identité postmoderne, c'est-à-dire à la fois à la carte et dans l'éclatement ou la dissémination du moi, dans un jeu de miroirs où il n'y a plus de certitudes, plus d'ancrage stable, plus de filiations assurées. Dans cet éparpillement du moi, être un écrivain redouble en un sens cette dé-construction de l'instance imaginaire qu'est le moi. Entre l'écrivain, le narrateur et les personnages, jouent une frontière, un jeu, une discontinuité. Il arrive cependant que cette frontière, sans être franchie, devienne une limite indécise, où l'écrivain sans se prendre pour son narrateur ou ses personnages, dans un fantasme de toute-puissance et d'auto-engendrement, fait reculer cette limite, constituant un espace mi-réel mi-fictif, un tiers-lieu où il se situe, quitte à passer pour « fou » aux yeux de ses contemporains. On pourrait évoquer ici l'hétéronymie inventée de façon magistrale par Fernando Pessoa ou, plus près de nous, la mystification à laquelle s'était livrée Romain Gary et qui s'était tragiquement retournée contre lui.

L'écrivain que je voudrais évoquer ici, c'est Joseph Roth, né en Galicie (sous domination habsbourgeoise) au tournant du siècle, en 1894, et mort à Paris, en exil, ayant fui les nazis, en 1939, quelques mois avant que n'éclate la Seconde Guerre mondiale. Il faudrait pouvoir envisager les données de la biographique, le devenir Empire du père absent à travers ses deux grands romans : *La Marche de Radetsky*⁶ et *La Crypte des capucins*⁷. J'analyserai plus particulièrement ici la place qu'occupe chez lui la double monarchie comme mythe et le débat quant à sa difficile identité juive. Peut-être alors sera-t-il possible de comprendre ce pluriel de « charmes » évoqué par Barthes qui fait que l'écrivain, disséminé de façon complexe dans son

6. Ce roman est de 1932 ; toutes les citations sont tirées de l'édition « Points/Roman » (Paris, Seuil, 1983).

7. Roman de 1938 ; je renvoie à l'édition « Points/Roman » (Paris, Seuil, 1986).

texte, construit non des synthèses, mais des agencements complexes qui ne constituent ni des figures de compensation ni de simples projections de contradictions et de fantasmes, mais des espèces de doubles fantomatiques, en pointillé, qui permettent aux différentes facettes du moi de prendre consistance et par où se dit une vérité du sujet.

1. « JE SUIS L'ENFANT ILLÉGITIME D'UN HAUT
FONCTIONNAIRE DE L'ÉTAT AUTRICHIEN » :
LA MYTHOMANIE DE JOSEPH ROTH

À la mort de Joseph Roth, au cimetière de Thiais, dans la région parisienne, le 30 mai 1939, une étrange scène a lieu. Des discussions avaient commencé quelques jours auparavant. On ne pouvait se mettre d'accord sur l'appartenance religieuse de Joseph Roth, donc du type de funérailles qu'il fallait lui organiser. Les catholiques firent remarquer que, depuis des années, Roth ne faisait pas mystère de l'être, qu'il lui arrivait d'assister à la messe. Les juifs tenaient au *kaddish*, la prière des morts, et de ce fait à la présence d'un rabbin. Les émigrés allemands et autrichiens étaient venus nombreux et Otto de Habsbourg avait fait envoyer une couronne au nom de la monarchie : « Au combattant fidèle de la monarchie ». On ne pouvait trouver le certificat de baptême de Roth. Ce furent de belles empoignades, chacun pouvant prétendre à la vérité. Roth avait semé cette confusion tout au long de sa vie : multiple, contradictoire, mythomane.

Lorsque Joseph Roth voit le jour, le 2 septembre 1894, à Brody, petite bourgade de Galicie, son père est absent, définitivement absent. De ce père inconnu, mystérieusement disparu, il ne sera quasiment jamais question. Sujet tabou entre tous. On murmura au passage de la veuve et de son fils dans la bourgade, mais sans jamais dire en clair ce qu'il advint. En fait, David Bronsen, le biographe de Joseph Roth, nous apprend que son père, Nachum Roth, fut élevé dans un milieu hassidique⁸ en Galicie, qu'il rencontra sa future épouse à Brody, qu'ils se marièrent en 1892. Nachum était le représentant d'une firme de céréales de Hambourg. Une mauvaise transaction et une escroquerie dont il était la victime l'obligea à se rendre à Katowice en 1893, où sa femme l'accompagna. Il quitta Katowice pour Hambourg, et elle ne le revit jamais. On

8. Fondé sur l'autorité charismatique du chef religieux, le *zaddik*. Une nouvelle conception de la relation à Dieu, joyeuse et directe ; un nouvel accent mis sur la vie communautaire. Très vite, à la suite du Ba'al Shem (1700-1760), des chefs religieux attirent les foules. On les consulte non seulement sur des points d'interprétation religieuse, mais sur la maladie, le mariage ou sur les menus faits de la vie.

dit qu'un comportement étrange obligea les autorités à le sortir du wagon où il avait pris place et à l'isoler. C'est Salomon Grübel (l'oncle maternel de Joseph Roth) qui retrouva sa trace par la suite :

La rencontre eut lieu dans la cour d'un rabbin hassidique [...]. Salomon Grübel décrit l'homme qu'il rencontra comme quelqu'un d'une grande beauté, avec une barbe blonde et les mêmes yeux lumineux que ceux de Joseph Roth. Mais cet homme d'apparence agréable riait sans cesse et était complètement irresponsable. Maria [la mère de Joseph] continua à s'occuper du ménage de son père jusqu'à sa mort en 1907. Le père de Roth, lui, mourut trois ans plus tard, toujours dans le même entourage, en pleine aliénation mentale, sans avoir jamais vu son fils, dont il ne soupçonnait même pas l'existence⁹.

Ce père fou, absent, Joseph Roth va le rêver, le recréer, lui donner une vie fictionnelle dans une extrême variabilité d'origine et de statut social, à travers des scénarios multiformes. Ce père est sans doute à l'origine de cette mythomanie incroyable qui a fait la réputation de l'auteur auprès de ses amis. Le père n'est jamais « qui » il est vraiment sauf exception. Dans les œuvres publiées, dans la correspondance, dans les brouillons laissés par Joseph Roth ou dans les confidences de ses proches, le père emprunte toutes les identités et tous les masques, comme d'ailleurs Joseph Roth lui-même. Il faut pour lui que la fiction soit première et que la réalité rejoigne la fiction :

Ce devait être un homme étrange. Un Autrichien de la trempe des vauriens, il gaspillait beaucoup, devait boire et mourir dans la démence lorsque j'avais seize ans. Sa spécialité était la mélancolie, que j'ai héritée de lui. Je ne l'ai jamais vu. Pourtant, je me souviens que, petit garçon de quatre ou cinq ans, j'ai rêvé d'un homme qui représentait mon père. Dix ou douze ans plus tard, je vis une photographie de mon père. Je le connaissais déjà. C'était le Monsieur apparu dans mon rêve¹⁰.

À d'autres moments, son père, toujours Autrichien, est un employé des chemins de fer, fonctionnaire de l'État central, ou encore un célèbre manufacturier de munitions, ou encore : « Je suis l'enfant illégitime d'un haut fonctionnaire de l'État autrichien¹¹. » Il ne suffit pas, comme dans n'importe quel roman familial, que Joseph Roth soit un enfant illégitime, il lui faut encore un père noble, un père officier qui a une

9. David Bronsen, *Joseph Roth*, Paris, Seuil, 1994, p. 26.

10. *Ibid.*, p. 21.

11. *Ibid.*, p. 22.

femme dans toutes les villes de garnison. Ce n'est qu'après d'un talmudiste parisien qu'il inventa une version plus proche de la réalité : « Mon père était un homme peu réaliste ; il caressait l'espoir de devenir marchand de houblon, un objectif qu'il ne put jamais concrétiser. Le mariage ne représentait pas à ses yeux une véritable liaison amoureuse ; j'étais son unique enfant et il nous abandonna, ma mère et moi, alors que j'avais à peine un an et demi pour rejoindre un rabbin miraculeux. On dit de lui qu'il mourut fou à la cour de ce rabbin¹². » Tantôt il fut un enfant abandonné recueilli, tantôt on le retrouva bleu de froid dans son berceau. Les variantes sont multiples et force est de constater que tous les éléments sont là pour mettre en branle l'imagination fertile de l'auteur : un milieu juif, identité qui, dans l'Empire des Habsbourg comme ailleurs, est une identité difficile dans les milieux assimilés ou en voie de l'être (dès 1914, il ne signe plus que Joseph Roth et non de son vrai nom : Moses Joseph Roth) ; le fait de naître en Galicie, région qui se trouve aux confins de l'Empire et dont les habitants ont la réputation d'être des attardés ou des simples ; un père disparu mystérieusement et une mère qui a reporté sur son fils ses espérances et ses frustrations, une mère possessive ; tous les éléments sont là, mais virtuellement. Le tout s'accompagne chez Joseph Roth d'une précoce mégalomanie et du sentiment intime de sa valeur. Non seulement il ne peut dire qui est son père, mais il lui est impossible de décliner le nom de sa ville natale. Elle apparaît dans de nombreuses œuvres toujours transposée, mais même hors fiction, elle est comme indicible. Brody devient Schwaby ou mieux Schwabendorf, colonie allemande de Volhynie.

L'investissement affectif se fait très tôt, sur la langue allemande, sur l'Empire et la germanité au moins linguistique et culturelle. Dans sa région, le polonais devient durant son enfance la langue des principales matières au lycée, mais lui ne se sent attiré que par l'allemand et très tôt également par le mythe habsbourgeois¹³ qu'il va « bricoler » et amplifier. Tout cela sera réinscrit mille fois dans la fiction ou dans la correspondance après d'importantes transformations, traductions et créations, dans une frontière entre le fictif de l'identité et le fictif du roman.

C'est ainsi que dans les brouillons de Roth on a retrouvé une longue lettre d'un ami qui venait de s'établir en Argentine. Cette lettre fait état d'un redémarrage total de la vie, d'une véritable auto-crédation : « Ici, je suis mon propre père »,

12. *Ibid.*, pp. 22-23.

13. Je reprends l'expression rendue célèbre par Claudio Magris dans *Le Mythe et l'Empire*, Paris, Gallimard, 1991.

dit l'ami de Buenos Aires. Le vrai rêve de Joseph Roth. Être son propre père ! À la source de la création de son moi ! La lettre est glosée par Roth. En fait, Roth a rédigé la lettre de l'ami et le commentaire, les questions et les réponses, dans une démultiplication hétéronymique qui lui permet d'expérimenter d'autres vies, d'autres modalités d'être soi, d'avoir des doubles qu'il peut ainsi tenir à distance : lettre fictive, correspondance fictive, romans, nouvelles, biographie qu'il s'ingéniera à rendre fictive elle aussi.

De nombreux brouillons de jeunesse constituent des esquisses d'autobiographie fictive. Il parle de lui à la première personne. Dans ces rêveries, il est arrogant, séducteur, les femmes ne savent pas lui résister, elles tombent toutes les unes après les autres. Il veut plaire, se fait dandy, s'imagine dans des aventures picaresques. Il se veut dur, solitaire, indépendant. Espèce de don Quichotte, il surmonte tout. Il se compose un personnage romantique de maudit, toujours en suspens :

Moi, seul au milieu de tous, je vivais sans avenir, sans amour, sans amitié, sans attaches. Tous avaient un présent que, d'année en année, ils entassaient en une tour imposante. Tous vivaient dans des fermes clôturées ; sentiments, espérances, douleurs poussaient sur leur sol. Tous avaient choisi une direction quelconque de la rose des vents et marchaient avec leur compagnon la main dans la main, communiant dans les mêmes idées, tout droit vers le but. Beaucoup l'avait perdu, ils s'égarèrent en cours de route, mais même alors ils n'étaient pas seuls. Moi seul je gagnais, je ne perdais pas, je ne cherchais pas, je ne me perdais pas, je ne croyais pas, je ne sentais pas, je ne détruisais pas. Je flottais comme un tronc d'arbre à la surface de la mer et avais tout de même le cerveau d'un homme intelligent¹⁴.

Rien ne montre mieux l'invention de soi chez Joseph Roth que la façon dont il fait croire progressivement qu'il est lui-même un officier de l'armée impériale. Il se fait enrôler avec un ami en 1916 à l'école préparatoire du 21^e bataillon de chasseurs, mais c'est vite le désenchantement. La discipline, les humiliations ont vite raison de lui, malgré son amour de l'uniforme. Il s'invente alors de toutes pièces un grade d'officier : « Je devins enseigne et je fus décoré de la grande médaille d'argent, de la croix du mérite et de la croix des troupes de Charles¹⁵. » C'est peu de temps après sa démobilisation, nous dit encore David Bronsen, que Roth se transforma en

14. Cité par David Bronsen, *Joseph Roth*, p. 280.

15. *Ibid.*, p. 83.

officier autrichien, puis en officier autrichien et catholique pour faire bonne mesure et être en complet accord avec la monarchie. Il était convaincant même auprès de ceux qui savaient qu'il se composait un personnage qui ne correspondait à rien. Son besoin de mystifier, à commencer sans doute par lui-même, était incommensurable. Il lui fallait coûte que coûte une nouvelle personnalité. Dans l'émigration il commença à signer ses lettres : Joseph Roth, ancien lieutenant de l'armée impériale et royale. Il monta en grade dans l'armée, bien entendu, uniquement dans l'imaginaire.

Une autre de ses inventions, c'est l'origine russe. Il fait de sa mère une juive russe, ce qui lui permet de se dire mi-Russe mi-Autrichien, comme un certain nombre de ses héros. C'est qu'après la chute de la monarchie, Roth cherche des solutions dans le socialisme. Il est attiré par la Russie et par la Révolution de 1917, jusqu'à ce qu'un voyage en Russie soviétique en 1926 lui enlève ses illusions et le fasse se tourner vers la droite.

Il n'est pas question dans ces quelques pages de suivre Bronsen pas à pas et de rappeler l'ensemble de la biographie de Joseph Roth, ni d'être exhaustif sur tout ce qui concerne sa mythomanie. On ne peut qu'évoquer l'épisode douloureux de la folie de sa femme et la façon dont il tenta de la façonner comme une œuvre d'art, l'étouffant littéralement. Il ne mérite d'être mentionné que pour souligner ce défaut *d'autre* chez Roth, peut-être parce qu'il s'est très tôt transformé en un autre et occupe à lui seul toutes les places.

Lorsqu'il brosse pour la presse le portrait d'un général revenu de la guerre (ce retour de guerre est le thème constant de ses premiers romans), il évoque ce qui faisait que le général pouvait se réaliser au sein de l'armée :

Il était général au sein de la brigade. Il était « lui tout entier » quand les autres le saluaient. Il n'était jamais un individu. Toujours une partie d'un tout. Comme une tête, une crosse de fusil, un sac à dos, une casaque de pluie. Il trouvait sa complémentarité dans l'obéissance aux autres. Maintenant, il est le résidu, fragment, brigadier sans brigade, stratège sans règlement de service, maître sans serviteur mais toujours encore maître, avec la gloriole d'une ironie tragique, drapé dans sa cape de général, conscient de son état sans état, homme d'honneur sans honneur¹⁶.

Ce texte est important parce que Roth y parle en clair de ce besoin de fusion qui l'anime, de cette peur du morcellement,

16. *Ibid.*, p. 96.

de n'être qu'un fragment, qu'un résidu, en suspens, alors qu'il ne rêve précisément que de reterritorialisation. Il n'est nulle part chez lui, n'est bien qu'en voyage, dans les chambres d'hôtel ou dans les bistros. La vraie patrie de substitution, du reste, sera l'alcool et en dehors de *La Légende du saint buveur*, il y a beaucoup de personnages d'alcooliques dans son œuvre, à commencer par Charles Joseph de *La Marche de Radetzky*, qui noie littéralement son désespoir dans le « quatre-vingt-dix degrés », cet alcool fort des confins de l'Empire. Les principaux héros sont des militaires : vie de caserne, grands dortoirs, bordels. On aura remarqué que les lieux de Roth sont des lieux hétérologiques tels que les définit Michel Foucault :

Il y a également, et ceci probablement dans toute culture, dans toute civilisation, des lieux réels, des lieux effectifs, des lieux qui sont dessinés dans l'institution même de la société, et qui sont des sortes de contre-emplacements, des sortes d'utopies effectivement réalisées dans lesquelles les emplacements réels, tous les autres emplacements réels que l'on peut trouver à l'intérieur de la culture, sont à la fois représentés, contestés et inversés, des sortes de lieux qui sont hors de tous les lieux, bien que pourtant ils soient effectivement localisables. Ces lieux, parce qu'ils sont absolument autres que tous les emplacements qu'ils reflètent et dont ils parlent, je les appellerai, par opposition aux utopies, des hétérologies¹⁷.

Ces hétérologies, ou non-lieux au sens de Marc Augé, sont les lieux anonymes de notre « surmodernité ». D'un côté, chez Joseph Roth, dans *La Marche de Radetzky* en particulier, on pense aux lieux hétérologiques où l'on est pris en charge pour le meilleur et pour le pire ; de l'autre, dans la vie, aux lieux anonymes comme les trains des voyages, ou aux lieux d'anonymat se transformant en leur contraire comme les chambres d'hôtel, en particulier celles de la rue de Tournon, l'hôtel Foyot puis, après la destruction de ce dernier, l'hôtel de la Poste, et les bistros où Roth recevait littéralement ses amis tous les jours. Il s'agit bien ici de tout, sauf des lieux, comme une maison constituant une véritable attache personnelle ou professionnelle. Le lieu chez Roth est une identité en perpétuelle errance, comme l'indique un de ses titres.

17. Michel Foucault, « Des espaces autres », texte écrit en 1967, publié en 1984 et réédité dans *Dits et écrits*, t. 4, Paris, Gallimard, 1994, pp. 755-756.

2. UN JUIF EN ERRANCE : LE PARADOXE DE JOSEPH ROTH

Joseph Roth est un juif de l'Est, originaire de Galicie orientale, de Volhynie. Quand un juif de l'Est (depuis l'émanicipation) quitte la Galicie pour Vienne ou pour quelque grande ville de l'Empire, il s'assimile à la culture allemande dominante, même s'il lui faut essayer un antisémitisme à la fois quotidien et administratif, antisémitisme qui ira s'aggravant : il lui faut être un juif de l'Est, mais assimilé, ou être « un juif de l'Est non assimilé qui se fait volontiers passer pour un juif autrichien assimilé¹⁸ ». Arthur Schnitzler rend parfaitement compte de ce paradoxe dans ses mémoires :

Il n'était plus possible pour un juif, en particulier s'il était homme public, d'oublier qu'il était juif, car les autres ne l'oubliaient pas, ni les chrétiens, ni encore moins les juifs. On avait le choix entre passer pour insensible, envahissant ou arrogant, ou pour susceptible, timide et atteint de la maladie de la persécution. Et même si l'on parvenait à garder assez de sang-froid et de tenue pour ne prendre aucune de ces deux attitudes, il était aussi impossible de rester tout à fait indifférent que pour un homme dont la peau a été certes anesthésiée, mais qui doit regarder, les yeux ouverts et bien éveillé, des scalpels malpropres l'égratigner, le taillader même, jusqu'à ce que le sang jaillisse¹⁹.

Malgré cet antisémitisme, l'assimilation se fait relativement vite, si bien que, très rapidement, une coupure s'établit entre les juifs occidentaux et les juifs de l'Est qui ont gardé leurs particularismes, leur barbe, leurs papillotes, leur caftan, leurs mœurs, leur langue et, pour un grand nombre, leur foi. Joseph Roth se trouve *entre*, entre les deux. Assimilé, mais transformant sa Volhynie natale en mythe, en *Heimat* imaginaire, se faisant passer pour catholique mais ayant gardé non seulement un immense savoir concernant la Tradition, mais vraisemblablement une foi profonde dans la religion de ses pères, quoique inscrite de façon complexe et dans l'œuvre et dans la vie ; de langue et de culture allemandes, mais connaissant le yiddish et sa littérature ainsi que certaines langues slaves dont le polonais et l'ukrainien. Juif de l'Est, il sait parler des vieilles bourgades juives de Volhynie et de la condition des juifs des confins de l'Empire. Dans *Juifs en errance* (1927), il

18. Boutade attribuée à un juif belge à propos de Joseph Roth, citée dans David Bronsen, *Joseph Roth*, p. 252.

19. Arthur Schnitzler, *Une jeunesse viennoise, 1862-1889*, Paris, Livre de poche, 1987, p. 331.

évoque le départ massif des juifs de l'Est pour les régions de l'Ouest, où ils vont perdre leur âme :

Ils renoncèrent à eux-mêmes. Ils se perdirent. Leur triste beauté les abandonna, une couche gris-poussière de chagrin sans signification s'accrocha à leur dos courbé, une couche de petites peines sans tragique. Le mépris leur colla à la peau, alors que, autrefois, seuls les jets de pierre les atteignaient. Ils conclurent des compromis. Ils modifièrent leurs vêtements, leur barbe, leur coupe de cheveux, leur service divin, leur sabbat, leur manière de tenir leur maison²⁰.

La grandeur des juifs de l'Est, c'est d'avoir développé non une pensée de la nationalité, ce qui est le propre des Occidentaux, mais, dans le cadre du hassidisme et des rabbins miraculeux, une mystique : « Celui-là n'est pas un juif "national". C'est un juif de Dieu. Il ne se bat pas pour la Palestine. Il hait le sioniste qui, avec des moyens ridicules, européens, veut édifier un judaïsme qui n'en serait plus un, parce qu'il n'a pas attendu le messie ni la modification (qui viendra sûrement) des intentions divines²¹. » Joseph Roth veut combattre les préjugés qui sont légion à Vienne à l'encontre des juifs de l'Est, en tentant de montrer que les frontières entre les deux est totalement artificielle :

Qui est « juif de l'Ouest » ? Est-ce celui qui peut prouver que ses ancêtres furent dans l'heureuse situation d'avoir vécu avant les pogroms du Moyen Âge occidental, c'est-à-dire allemand, et de n'avoir dû fuir par la suite ? Un juif de Breslau qui s'est appelée longtemps Wroclaw et qui était une ville polonaise, est-il plus « juif de l'Est » qu'un juif de Cracovie, qui est toujours une ville polonaise ? Est-il déjà juif de l'Ouest celui dont le père ne se souvenait déjà plus ce à quoi pouvaient ressembler les villes de Posen ou de Lemberg ? Presque tous les juifs ont été en un temps des juifs occidentaux, avant d'arriver en Pologne ou en Russie. Et presque tous les juifs ont été autrefois des juifs de l'Est, avant que certains d'entre eux ne deviennent occidentaux²².

On voit l'originalité de la position existentielle de Joseph Roth.

3. UNE VARIANTE DE LA HAINE DE SOI

La position ambivalente de Joseph Roth face à son identité éclate à tous les moments de sa vie. On a vu l'ampleur de

20. Joseph Roth, *Juifs en errance*, Paris, Seuil, 1986, p. 18.

21. *Ibid.*, p. 31.

22. *Ibid.*, p. 23.

sa mythomanie et ce personnage d'officier de l'armée royale et impériale qu'il se donne. Mais c'est sans conteste dans sa correspondance avec Stefan Zweig que cette ambivalence se laisse le mieux cerner. Stefan Zweig, écrivain reconnu, est l'aîné de Roth (il est né en 1881). Il a de l'argent et les talents de «tapeur» de Roth sont proverbialement connus. Il se définira lui-même, sous cet angle, comme un *Schnorrer*, le mendiant et parasite traditionnel de la culture juive ashkénaze, ce qui l'inscrit immédiatement dans le destin communautaire des juifs et, en même temps, le tient à distance de ces derniers. Il est à la fois fier d'être un juif de l'Est et un juif pauvre, quoiqu'il exagère en permanence, non ses difficultés d'argent au moment où il écrit à Zweig, mais la pauvreté de son enfance. Il n'oublie jamais cependant de mettre en avant son père officier autrichien, ce qui le retranche immédiatement des juifs. C'est en tant qu'être humain en général et non en tant que juif qu'il est hostile au nazisme. En mars 1933, il écrit à Stefan Zweig :

Nous ne devrions pas donner l'impression que seul le destin des juifs nous importe et pas celui des autres [...]. Je n'ai jamais exagéré la tragédie d'être juif, et spécialement en ce moment quand il est tout simplement déjà assez tragique d'être tout simplement un être humain [...]. En tant que soldat et officier je n'étais pas juif, en tant qu'écrivain allemand je ne suis pas juif non plus²³.

En 1935, Roth est occupé à parfaire sa personnalité d'officier catholique autrichien et il dit de lui : «Je suis avec bonheur un renégat allemand et juif et j'en suis fier. *En conséquence*, je ne suis un renégat ni des chrétiens ni des hommes²⁴.» Il repousse le sionisme, allant jusqu'à l'assimiler au nazisme. À Zweig qui a l'idée de solliciter le grand leader sioniste Chaïm Weizman pour qu'il signe une pétition anti-nazie, Roth, furieux, répond :

Un sioniste est un national-socialiste ; un nazi, un sioniste [...]. C'est pourquoi je ne vois pas comment vous voulez commencer le combat contre Hitler qui n'est qu'un frère imbécile du sioniste en utilisant un frère du national-socialiste, c'est-à-dire un sioniste, même le plus intelligent d'entre eux. Vous pouvez peut-être protéger les juifs de la sorte. Mais moi, je veux protéger à la fois l'Europe et l'humanité des nazis et donc aussi des sionistes-Hitler. Je ne veux pas particulièrement protéger les

23. Joseph Roth, «Lettre à Stefan Zweig, mars 1933», citée par Gershon Shaked, *The Shadows Within*, Philadelphie, The Jewish Publication Society, 1987, p. 53.

24. David Bronsen, *Joseph Roth*, p. 252.

juifs sauf en ce qu'ils représentent l'avant-garde la plus dange-reuse de l'humanité²⁵.

Tous les deux représentent à des titres divers la perte de l'identité stable, la labilité de l'identité juive, son trouble. C'est ainsi que Zweig pourra dire : « Comme il serait confortable d'être un sioniste ou un bolchevique ou n'importe quel autre être engagé au lieu d'être ballotté et entraîné comme une planche au milieu du courant²⁶ ». C'est que tous les deux communient dans un idéal utopique, celui d'une transnation comme l'était la double monarchie. Mais Joseph Roth comprend infiniment mieux que Zweig la nature des persécutions qui s'abattent sur eux. Dans l'émigration, il oscille entre deux discours, parfois il les tient en même temps. Tantôt il se dit fier d'être sans racines ou d'être un juif de l'Est, tantôt les juifs l'irritent, il les rend responsables de la tragédie dans laquelle ils se trouvent pris. Il est toujours à la fois le plus juif de tous les écrivains juifs allemands ou autrichiens de l'émigration et celui qui refuse toute identité assignée et qui, pour être plus certain de la repousser, s'invente cette identité de fils d'officier autrichien, lui-même ayant servi dans l'armée, devenu défenseur de la défunte monarchie et catholique de surcroît.

4. L'INSCRIPTION JUIVE DANS L'ŒUVRE

Dans *La Marche de Radetzky*, il y a une scène très belle qui se passe au moment où l'Empereur fait le voyage pour aller visiter ses peuples de l'Est. À un certain moment, il doit recevoir une délégation de juifs d'une bourgade. L'Empereur à cheval va à la rencontre des juifs. Ces derniers, sur la grand-route, se dirigent vers lui :

Tel un champ couvert d'étranges épis noirs sous la rafale, la communauté juive s'inclinait devant l'Empereur. Du haut de sa selle, il voyait leurs dos courbés [...].

« Tu es béni ! disait le juif à l'Empereur. Tu n'assistes pas au naufrage du monde. »

« Je le sais », songea François-Joseph.

Il tendit la main au vieillard. Il fit demi-tour. Il monta sur son cheval blanc.

Il trotta vers la gauche, sur les dures mottes des champs d'automne, sa suite derrière lui. Le vent lui apportait les paroles que le capitaine de cavalerie Kaunitz adressait à son ami chevauchant à côté de lui.

25. Joseph Roth, « Lettre à Stefan Zweig, 8 août 1935 », citée par Gershon Shaked, *The Shadows Within*, p. 80. Ma traduction.

26. Stefan Zweig, « Lettre à Felix Braun, octobre 1939 », citée par Leo Spitzer, *Lives in Between. Assimilation and Marginality in Austria, Brazil and West Africa, 1780-1945*, Cambridge, Cambridge University Press, 1989.

«Je n'ai pas compris une syllabe de ce qu'a dit ce juif!»
 L'empereur se retourna sur sa selle :
 «Aussi est-ce à moi seul qu'il a parlé, mon cher Kaunitz...²⁷»

Joseph Roth, ou plutôt le «narrateur des choses disparues», écrit donc une élogie à l'Empire défunt, mais il le fait, comme on vient de le voir, dans un troublant rapport à la judéité.

Les Trotta ne sont pas juifs, mais issus de la paysannerie slovène²⁸. La branche qui est décrite dans *La Crypte des capucins* n'est pas noble mais de bonne bourgeoisie, fréquentant le meilleur monde. Lorsqu'il se rend en Galicie, à l'invitation du cocher de fiacre Manès Reisiger, Trotta va immédiatement voir le colonel Földès, commandant du régiment de dragons en garnison à Zlotograd, et le préfet, le baron Grappik. Il est en outre cousin et descendant du «héros de Solferino» même si, par ailleurs, il cousine aussi avec Branco qui, lui, n'a pas réussi à s'élever dans l'échelle sociale.

En même temps qu'il prend soin de se «placer» dans la hiérarchie des peuples de la monarchie — slovène, donc slave, de la périphérie, mais de Vienne et du meilleur monde —, il inscrit très fortement la question juive. Portraits et commentaires abondent. La voix du narrateur fait le commentaire suivant : «Je n'éprouvais aucune haine pour eux, et cela précisément parce qu'en ce temps-là, l'antisémitisme positif de la noblesse et des milieux où je fréquentais était devenu une mode chez les concierges, les petits bourgeois, les ramoneurs et les tapissiers... La bonne société dont je faisais partie ne pouvait plus mépriser un juif, pour la simple raison que mon portier s'en chargeait²⁹.» Étrange argument ! L'antisémitisme étant devenu populaire, lui, Trotta, ne peut se commettre à l'éprouver. N'ayant donc rien contre les juifs, le narrateur a cependant des idées préconçues puisque la silhouette colossale de Reisiger le surprend. Il se démarque pourtant du ton paternaliste de Chojnicki qui n'arrête pas de parler de «mes terres» et de «mes Juifs polonais». Les personnages les plus positifs du roman sont juifs, en particulier Manès Reisiger, le cocher de fiacre. C'est un être solitaire qui vit dans une maisonnette crépie de bleu, à l'écart, près du cimetière ; un être simple et pur. Après la déclaration de guerre, alors que la Vienne joyeuse s'enivre, Manès est inquiet mais digne, conscient de la gravité du moment. Il assiste au dernier sabbat, autour de la nappe blanche et des chandelles

27. Joseph Roth, *La Marche de Radetzky*, p. 269-270.

28. Klaus Zelewitz, «En lisant les romans de Roth *La Marche de Radetzky* et *La Crypte des capucins*. Pourquoi les Trotta sont-ils Slovènes?», *Austriaca*, n° 30, juin 1990, pp. 11-20.

29. Joseph Roth, *La Crypte des capucins*, p. 36.

dont la lumière est tremblotante. Il prédit que ce sera une grande guerre, rude et longue. L'amitié entre eux devient si forte qu'elle conduit Trotta à abandonner le 21^e régiment et à demander son affectation au 35^e en Galicie orientale. Manès, qui ne connaît pas les règlements de l'armée, lui saute au cou. C'est ensemble avec Branco qu'ils seront faits prisonniers et qu'ils se retrouveront en Sibérie. Quand Manès vient à Vienne, c'est un homme définitivement brisé. Il enterre son fils et tous ses rêves avec lui. Comme dans *La Marche de Radetzky*, le personnage juif, si noble et si généreux, est une victime du destin.

Il y a d'autres personnages juifs dans le roman, tel Jadlowker, le tenancier du café de la frontière, à l'extrême bord oriental de l'Empire :

Immuable, à demi-paralysé, tel un patriarche juif à la barbe d'argent, le vieux Jadlowker se tenait assis devant un large portail à deux vantaux, fortement voûté et peint en vert pré, de sa maison... Il n'entendait rien, ne saisissait pas une seule parole, il était sourd comme un pot, mais ses grands yeux noirs et tristes me révélaient qu'ils voyaient en quelque sorte ce que les plus jeunes que lui ne peuvent percevoir qu'avec leurs oreilles et qu'il était pour ainsi dire sourd volontairement, avec délice³⁰.

Et puis, il y a le notaire viennois Kiniower, juif assimilé répondant au stéréotype de l'homme d'argent, celui que la mère du narrateur appelle « le juif », sans plus, dans un premier temps. C'est aussi lui qui découvre que Kurt von Stettenheim, le Prussien, vit en réalité d'expédients et escroque la femme et la mère du narrateur. Derrière une façade courtoise, ce Prussien est en réalité un grossier personnage : « Dans la rue, il hurlait positivement. Et comme il n'employait jamais que des expressions creuses, elles résonnaient doublement creux³¹. » Kiniower devient peu à peu, dans l'esprit de la vieille dame, non plus « le juif » mais un « brave homme ». Ambivalence, sur laquelle je reviendrai plus loin, des sentiments et de l'appartenance chez Joseph Roth.

Des juifs pieux, simples, purs, les juifs de Galicie, écrasés par le destin et l'histoire. Des juifs assimilés plus troubles à saisir. En même temps, comme juifs, ils sont tous tenus à distance par le personnage narrateur qui n'appartient pas à « ce monde-là ». Le fantasme de « fils d'officier » d'une colonie allemande aux marches orientales de l'Empire se réalise pleinement. Le rêve avouable aurait été que dans un Empire continué, un von Trotta ou un Trotta même non anobli,

30. *Ibid.*, p. 59.

31. *Ibid.*, p. 152.

d'origine slovène, puisse recevoir de plain pied aussi bien un Földès, colonel de régiment en garnison en Galicie orientale et, au même niveau, sans arrière-pensée, le cocher de fiacre Manès Reisiger, que le lieutenant Max Dimant et son père, le cabaretier juif de *La Marche de Radetzky*.

5. LA DOUBLE MONARCHIE DÉFUNTE COMME UTOPIE

Joseph Roth participe clairement de cette crise des identités à Vienne au tournant du siècle dont fait état Jacques Le Rider. Dans ce vacillement des certitudes d'appartenance à la fois sexuelle et culturelle, la quête de la recomposition élémentaire de points d'appui va bon train. Dans l'œuvre de Robert Musil, *L'Homme sans qualités*, Ulrich est celui qui refuse le « moi fort » et l'investissement identitaire que nombre de personnes de son entourage vont choisir. En effet, tout à l'entour de lui, une galerie de personnages se déploie, dérivant dans la pathologie ou dans la recherche d'une identité stable, sans tremblé. Entre celui qui représente l'antisémitisme *Blut und Boden*, de type Hans Sepp, et le général Stumm, militaire qui marche à la discipline et aux ordres, ou Lünsdorf à la recherche d'un pouvoir fort, Ulrich est en suspens, incapable (volontairement ou involontairement) de se fixer. Sa « non-qualité » est une faiblesse, une faiblesse forte.

Joseph Roth ne pouvait pas, lui, rester en suspens dans sa fiction ou faire de sa fiction l'histoire de ce suspens. Le suspens, c'est le réel pour lui. Il transforme sa vie en fiction en remaniant sa biographie, comme je l'ai montré. Sans père, venant des confins de la double monarchie, juif de l'Est mais juif assimilé malgré qu'il en ait, identifié à la langue allemande mais parlant de multiples langues dont le yiddish, déraciné, partout exilé, il est sans arrêt dans un mouvement de bascule. Nul plus que lui n'a mis en scène avec compréhension et tendresse les juifs de l'Est que les milieux juifs assimilés, surtout ceux de la bourgeoisie, redoutaient tellement. Et pourtant, il n'est pas à l'abri des préjugés antisémites intériorisés, de la « haine de soi³² » si répandue dans les milieux intellectuels juifs assimilés de l'espace viennois. Toujours désireux de venir en aide aux victimes, aux humbles, aux humiliés et offensés, il se choisit cependant comme mythe un mythe

32. Notion forgée par Theodor Lessing dans *Der jüdische Selbsthass* (Berlin, 1930) pour désigner cette position complexe des juifs d'après l'émancipation et qui consiste à cacher, masquer, répudier son identité juive pour tenter de se dissoudre dans l'assimilation. Notion intéressante mais dangereuse, car elle finit par englober toutes les positions complexes en face de l'identité juive, en particulier dans la Vienne du tournant du siècle et au-delà en pleine crise des identités.

conservateur. Il avait bien été anarchisant, voire de gauche, dans sa jeunesse, mais vite il se tourna vers la monarchie habsbourgeoise. Le père absent et mort fou sans qu'il puisse le voir, cette place vide structurante réclame de lui un « autre père » au sens où Musil parle d'un « autre état » qui permettrait enfin la réconciliation de soi-même et du grand tout, de soi-même avec soi-même. De là la solution imaginaire de Joseph Roth, l'Empire :

Le père s'appelle François-Joseph [...]. L'Empereur a le bras long, très long. De Trieste à Sarajevo, de Mostar jusqu'à Tarnopol et Tchernovsky et bien plus loin encore [...]. Dans toutes les langues et tous les peuples, il vit se multipliant et le malheur individuel, invraisemblable et déjà paraissant irréel aux yeux des hommes simples, éloignés de lui géographiquement, ne peut que le rendre plus légendaire encore³³.

Si imaginaire qu'elle soit, si « déterminée » par les identifications de Joseph Roth qu'elle se trouve, elle n'en est pas moins en prise, dans ses contradictions mêmes, avec les « choix » possibles qui s'offraient à l'imagination des intellectuels juifs de la double monarchie et surtout après son écroulement. Depuis la fin de l'âge d'or du libéralisme et la crise de 1873, l'émancipation des juifs était en crise, remise en question par la montée de l'antisémitisme et des nationalismes, souvent eux-mêmes antisémites. Les juifs se faisaient massivement les soutiens de la monarchie. Toutes sortes de mouvements par ailleurs les sollicitaient : les différentes formes de socialisme au sein du mouvement ouvrier, le libéralisme politique qui avait son ancrage dans la grande presse et les milieux d'affaires, le sionisme issu de Vienne (Theodor Herzl est natif de Budapest). La plupart des intellectuels juifs qui ne prenaient pas forcément une position politique partageaient très largement la « religion de l'art », véritable idéologie viennoise, le refuge dans l'esthétisme. Des multiples positionnements possibles, l'investissement sur le mythe impérial, surtout après la disparition de l'Empire, était une éventualité d'autant plus crédible que l'idée impériale devenait dans l'imaginaire un rempart contre les nationalismes agressifs qui se mirent à déferler après 1918. Ceux qui défendaient ce point de vue ne voyaient pas ou ne voulaient pas voir que l'ensemble de l'édifice reposait sur une contradiction infernale, un chassé-croisé diabolique dont il était impossible de sortir. En 1848, dans ce qu'il est convenu d'appeler « le printemps des peuples », il y eut un projet émancipateur de lutte contre

33. David Bronsen, *Joseph Roth*, p. 50.

l'oppression et la tyrannie, qu'elle fût sociale ou nationale. En témoigne le projet constitutionnel de Kremsier élaboré entre la fin janvier et le mois de mars 1849. Un des articles du projet proclame :

Tous les peuples (*Volkstämme*) de l'Empire sont égaux en droit. Chaque peuple possède un droit inviolable à la sauvegarde et au développement de sa nationalité en général et de sa langue en particulier. L'égalité des droits de toutes les langues parlées dans le pays est garantie par l'État dans les écoles, les administrations et la vie publique³⁴.

La Révolution française, cependant, n'est que par méprise et malentendu le modèle du printemps des peuples. La vraie pensée inspiratrice est herdérienne. Elle se fonde sur des identités ethnico-culturelles, anthropologiques, la culture, la langue, en quête d'une forme politique. C'est ce modèle que des idéologies venues d'Allemagne diffusent, modèle auquel seront sensibles à la fois la population germanique d'Autriche et toutes les minorités nationales pour leur propre compte, y compris la minorité juive qui n'a pas le statut de minorité nationale et qui développe un nationalisme de type herdérien, à la fois dans sa composante diasporique (nationalisme culturel) et dans sa composante sioniste. Beaucoup d'intellectuels juifs se reconnaissent dans les multiples facettes de ce type de nationalisme. La double monarchie constituait un État multinational qui s'opposait radicalement au peuple/nation ethnico-culturel. Fondée sur un principe dynastique, elle misait sur une cohabitation conflictuelle, certes, mais maintenant en équilibre instable de multiples peuples aux langues et aux mœurs les plus diverses. C'était une supra-nation qui autorisait les liens d'appartenance multiforme. Le problème était que cette double monarchie ne comprenait rien aux questions nationales de toute espèce qui agitaient « ses peuples » et que, pour prendre l'exemple qui structure l'œuvre majeure de Joseph Roth, la bataille de Solferino où s'illustre le grand-père de Charles-Joseph en sauvant l'Empereur, en 1859, est une défaite autrichienne en face des Italiens de Lombardie-Vénétie. La Cacanerie (le terme utilisé par Musil pour définir l'Autriche-Hongrie) est centralisatrice, catholique et pro-allemande, non pas au sens d'une mise à la remorque de la Prusse puis, après 1871, de l'Allemagne comme État, mais au sens où la monarchie promeut en permanence l'élément germanique comme culture, comme langue, comme tradition dans l'ensemble de l'Empire.

34. Cité par Jacques Le Rider, « Allemagne, Autriche, Europe centrale », *Le Débat*, novembre-décembre 1991, p. 113.

Or, dans l'œuvre, Roth rêve à travers de multiples personnages d'une espèce de monarchie qui s'appuierait non pas sur l'élément germanique, mais sur les peuples slaves des confins de l'Empire. La grandeur des confins, de la périphérie est partout magnifiée. Un des malheurs de la famille Trotta (famille qui est au centre de *La Marche de Radetzky* et de *La Crypie des capucins*) est de s'être élevée dans l'échelle sociale et d'avoir quitté ses racines paysannes. Ces paysans des confins sont méprisés à Vienne, tenus pour des benêts, des attardés, voire des sauvages. Joseph Roth n'a de cesse de leur restituer avec lyrisme leur grandeur :

Ils n'avaient point de nom. Ils n'avaient point de crédit. Mais ils avaient un sens miraculeux, finement aiguisé, des sources secrètes et mystérieuses de l'argent. [...] Toujours en mouvement, toujours par les chemins, la langue bien pendue, le cerveau lucide, ils auraient été aptes à conquérir la moitié du monde s'ils avaient connu l'importance du monde. Mais ils l'ignoraient, car ils vivaient loin de lui, coincés entre l'Orient et l'Occident, entre la nuit et le jour, étant eux-mêmes des sortes de fantômes vivants que la nuit a enfantés et qui hantent le jour³⁵.

Il est question dans ces pages de collines bleutées, de l'obscurité des sapins, de trafic de bois, de passages périlleux des marais. Mais les peuples slaves sont eux-mêmes pris dans le tourbillon des mouvements nationalistes, de sorte que les solutions imaginaires de Joseph Roth dans sa fiction sont totalement irréalistes, sans prise sur le réel. Pour la plupart des peuples, la monarchie incarne souvent la tyrannie. Cosmopolitisme conservateur contre nationalisme émancipateur, ou cosmopolitisme émancipateur contre nationalisme oppresseur ? Impossible de trouver la solution au dilemme. Tout est contradictoire dans les termes. On comprend qu'Ulrich, le héros de Musil, ne puisse se reconnaître dans aucune identité stable. Les juifs, qui n'ont pas d'unité territoriale sur laquelle asseoir un nationalisme ethnico-culturel (mis à part les sionistes), sont vaguement attachés à la monarchie émancipatrice depuis les réformes de Joseph II, et cela en dépit de toutes les contradictions.

Joseph Roth est le contemporain d'autres écrivains, comme lui admirateurs ou nostalgiques à des titres divers de l'Empire. Ce mythe de l'Empire vient en effet de loin. C'est ainsi que Hugo von Hofmannsthal, dans *L'Homme difficile*, invente quasiment une « identité autrichienne », une identité

35. Joseph Roth, *La Marche de Radetzky*, p. 159.

qu'il sait mythique puisque l'Empire est perdu, mais c'est précisément de cette perte que naît cette identité. Un des personnages dit : « Tous les gens que vous rencontrez ici n'ont plus aucune existence réelle. Ce ne sont que des ombres. Aucun de ceux qui évoluent dans ces salons n'appartient au monde réel, celui dans lequel se jouent les crises spirituelles de notre siècle. Regardez donc autour de vous³⁶... »

Franz Werfel, dans *Aus der Dämmerung einer Welt* (1936), défend l'Empire transnational contre les nationalismes. Il évoque, de façon très nostalgique, un ensemble de territoires qui réunissait « les Alpes du Tyrol, les lacs du Salzkammergut, les doux horizons de la Bohême, les plateaux sauvages du Karst, les riantes contrées de l'Adriatique, les palais de Vienne, les églises de Salzbourg, les tours de Prague [...]. Les vastes plaines de la Puszta [...], les hauts pâturages des Carpathes et les basses plaines du Danube, avec toutes les merveilles de son bassin fluvial, avec ses prairies riches d'oiseaux et les grandes îles bien peuplées de son affluent la Tisza³⁷ ». Énumération élégiaque qui le rend inconsolable, en plein déchainement nazi, d'avoir perdu cette patrie qui avait inventé une idée transcendant les États nationaux : « L'Empire habsbourgeois demandait que son sujet ne fût pas seulement un Allemand, un Ruthène, un Polonais, mais quelque chose de plus, quelque chose au-dessus³⁸. » Certes, l'Empire des Habsbourg souffrait de léthargie, de *Schlamperei*, d'immobilisme, mais c'est cet immobilisme même qui constitue une valeur pour Werfel. Claudio Magris remarque très justement que ce que Franz Werfel souligne n'est pas absurde, que, probablement, toute véritable tentative de réforme aurait hâté la dissolution de l'Empire, que l'immobilisme était une véritable stratégie. Ce qui est curieux, cependant, c'est de magnifier ce déséquilibre perpétuel qui finit par constituer un ordre.

Stefan Zweig, dans *Le Monde d'hier*, exalte lui aussi la vieille double monarchie, même s'il n'en cache aucune faiblesse. Cosmopolite, humaniste, il ne peut s'empêcher en exilé chassé de chez lui d'idéaliser le vieil empire défunt. Ses mémoires commencent ainsi :

Tout dans notre monarchie autrichienne, vieille de près d'un millénaire, semblait fondé sur la durée, et l'État lui-même paraissait le suprême garant de cette pérennité. Les droits qu'il accordait aux citoyens étaient scellés par actes du

36. Hugo von Hoffmannsthal, *L'Homme difficile*, cité par Jacques Le Rider, *Hoffmannsthal*, Paris, Presses universitaires de France, 1995, p. 216.

37. Cité par Claudio Magris, *Le Mythe et l'Empire*, p. 29.

38. *Ibid.*, p. 29.

parlement, cette représentation librement élue du peuple, et chacun de nos devoirs était exactement défini. Notre valeur monétaire, la couronne autrichienne, circulait en belles pièces d'or et nous assurait ainsi de son immutabilité. Chacun savait ce qu'il possédait ou combien lui revenait, ce qui était permis ou défendu. Chaque chose avait sa norme, sa mesure, son poids déterminé [...]. Tout [...] demeurait inébranlablement à sa place et à la plus élevée, le vieil Empereur ; et s'il venait à mourir, on savait (ou on croyait) qu'un autre lui succéderait et que rien ne changerait dans cet ordre si sagement concerté [...] ³⁹.

Vienne est alors la capitale d'un cosmopolitisme aux antipodes de tout nationalisme étroit. Contrairement à l'ordre et à la discipline des Allemands, les Viennois prenaient la vie du bon côté. Capitale de l'esthétique, de l'aimable discussion intellectuelle, Vienne est la ville des cafés qui constituaient un mode de vie. Dans ses mémoires, Zweig évoque de façon poignante la dislocation de l'Empire. Il revient en Autriche à la fin de la guerre de 1914-1918. À un moment donné le train s'immobilise. Il voit l'Empereur Charles et, en voiles noirs, l'Impératrice Zita qui prennent le chemin de l'exil :

C'était un moment historique que je vivais — et doublement bouleversant pour un homme qui avait été élevé dans la tradition de l'empire, dont la première chanson qu'il avait apprise à l'école avait été l'hymne impérial, qui, plus tard, au service militaire, avait juré « obéissance sur terre, sur mer et dans les airs » à cet homme [...]. Et maintenant, je voyais son successeur, le dernier empereur d'Autriche quitter le pays en proscrit. La glorieuse lignée de Habsbourg qui, de siècle en siècle, s'étaient transmis le globe et la couronne, finissait à cette minute. Tous ceux qui nous entouraient sentaient l'histoire, l'histoire universelle dans ce spectacle tragique ⁴⁰.

Robert Musil lui-même, malgré son ironie mordante, n'est pas sans évoquer avec une certaine nostalgie la célèbre Cacanie, la KK, comme le pays des contradictions :

La Constitution était libérale, mais le régime clérical. Le régime était clérical, mais les habitants libres penseurs. Tous les bourgeois étaient égaux devant la loi, mais justement, tous n'étaient pas bourgeois [...]. *Es ist passiert*, disait-on là-bas, quand d'autres gens croyaient ailleurs que Dieu sait quoi avait eu lieu : c'était un terme singulier, qui n'apparaît nulle part ailleurs, ni en allemand ni dans une autre langue, et dans le

39. Stefan Zweig, *Le Monde d'hier*, Paris, Belfond, 1982, pp. 17-18.

40. *Ibid.*, p. 351.

souffle duquel les faits et les coups du sort devenaient aussi légers que des pensées ou du duvet. Oui, malgré tout ce qui parle en sens contraire, la Cacanité était peut-être, après tout, un pays pour génies : et sans doute fut-ce aussi sa ruine⁴¹.

Dans le même ouvrage, Musil explique que l'habitant d'un pays a toujours au moins neuf caractères, un caractère professionnel, un caractère de classe, un caractère sexuel, un caractère national, politique, géographique, un caractère conscient, un autre inconscient et un caractère privé. Mais il faut ajouter un dixième caractère qui n'est rien d'autre que « l'imagination passive d'espaces non encore remplis » et qui oblige l'être humain à prendre du recul par rapport aux neuf autres caractères. Ce dixième caractère maintient un vide, quelque chose d'indéterminé. L'homme sans qualités souffre de la dimension que prend chez lui cette dimension d'indétermination, de cet espace vide. Jacques Bouveresse, commentant ce passage de l'œuvre de Musil, fait judicieusement remarquer que « la Cacanité est décrite dans *L'Homme sans qualités* comme un État qui, bien qu'on ne le remarque pas encore, est en avance sur les autres, en ce sens que l'on y a une conscience plus aiguë des raisons insuffisantes de l'existence et de l'action⁴² ».

C'est dans ce vide, cet espace indéterminé que s'engouffre Joseph Roth en se donnant une identité à multiples facettes sans se prendre jamais au sérieux. Personnage caméléon, il fait la douloureuse expérience du caractère fini de ce qui s'éprouve comme éternel et, à la recherche d'un père à jamais perdu, il s'en invente un sur mesure, à la hauteur de ce que permet la toute-puissance de l'écrivain et d'une vie devenue elle-même un chapitre de fiction.

41. Robert Musil, *L'Homme sans qualités*, t. 1, Paris, Gallimard, « Points », pp. 41-43.

42. Jacques Bouveresse, *L'Homme probable. Robert Musil, le hasard, la moyenne et l'escargot de l'histoire*, Paris, Éditions de l'Éclat, 1993, p. 91.